

Entre Victor Hugo et Frédéric Dubois *Les Misérables*

Jacqueline Bouchard

Numéro 129 (4), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (2008). Compte rendu de [Entre Victor Hugo et Frédéric Dubois : *Les Misérables*]. *Jeu*, (129), 46–49.

JACQUELINE BOUCHARD

Entre Victor Hugo et Frédéric Dubois

Jean Pilote avait vu *les Misérables* à Londres à la fin des années 80. En février 1991, à Montréal, le producteur assiste à sa version française au Théâtre St-Denis. Venant d'acquérir le Capitole de Québec alors en ruine, il mijote déjà d'y présenter une production de la pièce. L'été 2008 sera l'occasion de réaliser son projet. Rien n'est au menu pour le 400^e anniversaire de la ville, que l'on veut souligner par une œuvre en français, lorsque la solution apparaît, inscrite dans le bâtiment lui-même. C'est une citation de Victor Hugo : « Qui de nous n'a cherché le calme dans un chant. » Or, justement, Cameron Mackintosh vient de libérer les droits des *Misérables* en permettant une adaptation de cette comédie musicale traduite en quelque 20 langues, jouée à travers une quarantaine de pays et vue par environ 50 millions de spectateurs.

Les Misérables, mis en scène par Frédéric Dubois. Production de Jean Pilote, présentée au Capitole de Québec. Sur la photo : Marie-Michèle Roberge, Judith Bouchard, Jean-François Poulin, Paul-Roger Gagnon, Gino Quilico, Jérôme Couture et Jeffrey Brown. Photo : Érick Labbé.

D'un siècle à l'autre

La création des *Mis* à partir du roman remonte à 1980, à Paris, dans une mise en scène de Robert Hossein, sur une musique de Claude-Michel Schönberg et des paroles d'Alain Boublil et de Jean-Marc Natel. C'est un succès que Cameron Mackintosh acquiert afin d'en présenter en 1985, à Londres, une version anglaise écrite par Herbert Kretzmer, en deux actes au lieu de trois, sur une musique revue par Schönberg. La production prend l'affiche à New York en 1987. Puis en 1991, Cameron Mackintosh offre à Paris une adaptation française dans laquelle les textes originaux de Boublil-Natel sont fusionnés avec la traduction de Kretzmer. Enfin, en 2008, des négociations rapides entamées par le Capitole permettent non seulement d'obtenir le spectacle mais aussi de l'adapter. Une liberté dont ont su profiter les concepteurs pour en faire une telle réussite que l'on songe naturellement à la prolonger. Fin septembre 2008, les rumeurs courent en tous sens, mais l'avenir de la production, soit au Capitole soit outre-mer, demeure flou.

La mise en scène de Frédéric Dubois nous ramène à l'essence du roman de Victor Hugo (1862), aux qualités universelles de cette œuvre écrite en exil dont les thèmes collent à la nature de notre *misérable* humanité ou plutôt, comme dirait le célèbre écrivain, à la fatalité humaine par laquelle nous



compliquons notre destinée divine: « Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, [...] tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles. » Et tant le succès populaire de cette œuvre colossale en cinq parties que celui de la comédie, qui ne manquent de souffle ni l'un ni l'autre, semblent confirmer (malheureusement) sa prédiction. Dans ce plaidoyer pour la dignité de l'être humain, animé d'une espérance en la justice sociale, on retrouve les thèmes de la misère des démunis, particulièrement celle des femmes et des enfants exploités, du manque d'éducation et, surtout, fil conducteur de l'épopée, celui de la commisération et de la réhabilitation sociale.

Les Misérables

COMÉDIE MUSICALE D'ALAIN BOUBIL ET DE CLAUDE-MICHEL SCHÖNBERG, D'APRÈS L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO. MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC DUBOIS, ASSISTÉ DE FRANCE LAROCHELLE. ARRANGEMENTS ET ORCHESTRATIONS : NICOLAS JOBIN, GILLES OUELLET ET PIERRE-OLIVIER ROY; DIRECTION MUSICALE : CLAUDE SOUCY; DÉCORS : CHRISTIAN FONTAINE; COSTUMES : YASMINA GIGUÈRE; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE; EFFETS SONORES : PASCAL ROBITAILLE; PROJECTIONS VIDÉO : JOCELYN LANGLOIS; SONORISATION : RICHARD LACHANCE; COIFFURES : MICHEL RANCOURT; MAQUILLAGES : KLAUDE ROUSSEL; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC LES COMÉDIENS-CHANTEURS DE LA COMÉDIE MUSICALE ET LES MUSICIENS SOUS LA DIRECTION DE KATIA MAKHOISSI-WARREN. PRODUCTION DE JEAN PILOTE, PRÉSENTÉE AU CAPITOLE DE QUÉBEC DU 27 JUIN AU 19 OCTOBRE 2008.

La comédie musicale, bien sûr, ne peut avaler toutes les péripéties et les personnages de la saga romanesque de Victor Hugo, qui se déroule au XIX^e siècle sur fond de révolution. L'histoire se contracte autour des personnages principaux et des événements qui façonnent une montée en spirale autour des concepts de liberté, d'égalité et de fraternité.

Jean Valjean, condamné au bain pour avoir volé un pain, est libéré après vingt ans. Marqué à vie par son passé, amer, il dérobe deux chandeliers à un évêque qui l'avait généreusement recueilli. Touché ensuite par l'absolution du prélat, il veut refaire sa vie en changeant d'identité et faire le bien. Ce qu'il fera beaucoup, constamment traqué par Javert, un policier animé d'un implacable esprit de loi. Devenu le maire Madeleine et propriétaire d'une manufacture, Valjean arrache la jeune Cosette des griffes des vilains aubergistes Thénardier, qui l'ex-

ploient. Il adopte l'orpheline pour respecter le serment fait à sa mère agonisante, Fantine, une ex-ouvrière rejetée par ses compagnes et acculée à la prostitution. Sa vie désormais est liée à celle de Cosette. Adulte, elle tombe amoureuse de Marius, étudiant révolutionnaire que convoite aussi Éponine, la fille des Thénardier, maintenant réduite à la mendicité. Comme Gavroche, l'enfant des rues, celle-ci mourra lors de l'insurrection de 1832 à Paris. Pendant ces années, d'une bonne action à l'autre, Valjean se retrouve aussi sur les barricades, à leurs côtés. Il y épargnera Javert et sauvera Marius, blessé. Ne reste à la fin que ce dernier, qui a épousé Cosette: Valjean meurt réhabilité aux yeux de ses proches et Javert se suicide, dérouter par la bonté de l'ancien forçat qu'il poursuivait et qui lui a laissé la vie sauve. Le récit se termine donc tel qu'il a commencé, par un geste de compassion. La miséricorde de l'évêque aura éclairci les sentiments de Valjean et l'aura déterminé à mieux vivre alors que la même attitude, pour Javert, provoquera de la confusion et le désir de mourir.

De Victor Hugo à Frédéric Dubois

En confiant son bébé à Frédéric Dubois, Jean Pilote lui avait donné carte blanche, sauf en ce qui concerne le contexte historique: *les Misérables* devaient habiter l'époque de leur naissance et en avoir l'allure. Le metteur en scène a fait davantage. C'est Victor Hugo lui-même qu'il rejoint derrière ses personnages,



en endossant son message d'espoir : nous avons chacun le choix de contrôler notre vie, de déterminer notre destin, de nous battre ou de démissionner. Tout peut changer, le cours des choses est malléable, le monde est mouvement. Dans celui des *Misérables*, miséreux ou crapules, tous les êtres luttent pour survivre, que la vie les ait gardés bons ou rendus mauvais. Leur révolution est un bouillonnement tragique et sanglant. Néanmoins, c'est bien la foi de Victor Hugo en la justice et en l'homme que Frédéric Dubois porte à bout de bras avec ses personnages des *Misérables*.

Le texte l'inspire, visiblement. L'esprit de ce texte ressort au-delà des paroles, puis de la performance vocale et musicale du spectacle. Un spectacle qui colle, selon le metteur en scène, davantage à l'opéra qu'à la comédie musicale à cause de la montée, très forte, de la structure dramatique de l'histoire. Le propos n'est pas qu'un prétexte à multiplier les airs chantés et les chorégraphies. À Philadelphie où il assiste à une représentation des *Miz*, Frédéric Dubois mesure justement la distance qui sépare cette production de ce qu'il veut faire : exploiter la théâtralité de l'œuvre. Les différentes composantes du spectacle doivent se construire ensemble, se compléter en s'assemblant et non point se répéter.

Ici, on épure. Le décor est minimal mais évocateur : des objets, des panneaux coulissants pour représenter les édifices de la ville. On met littéralement en scène la pensée de Victor Hugo en incarnant le geste d'écriture : une main invisible trace des dates, leur nom à côté des personnages. La danse de la plume sur un écran transparent suggère la présence de l'écrivain penché sur son manuscrit, la course de l'encre sur le papier. Cette main d'écriture est celle de Dubois, guidée par celle de son mentor.

Le spectacle se déroule sur une pente inclinée qui a remplacé la scène tournante de la production antérieure. Là, comme sur les pages d'un roman, les chapitres traitant de la condition humaine se succèdent. Les choristes y composent, souvent horizontalement (à la manufacture, à l'auberge), des tableaux vivants qui sont de véritables gravures sonores, illustrations d'un livre d'art qu'on ouvrirait avec solennité. On se souviendra par exemple de l'épisode des barricades où la mise en scène semble tirée de la célèbre huile d'Eugène Delacroix, *la Liberté guidant le peuple* ou encore de celle de Théodore Géricault, *le Radeau de la Méduse*. À d'autres moments, le plateau déserté où ne restent que deux protagonistes semble se magnifier, se dérouler verticalement pour devenir une toile sombre d'une rigoureuse esthétique, évoquant une nuit profonde ou des ciels tourmentés. Les éclairages magnifiques réchauffent les costumes et les atmosphères résolument peintes en camaïeu, dans une palette d'ocres et de couleurs terreuses. Nous sommes dans la manière romantique. À la fin, le poignant chant choral de l'espoir parvient à nous convaincre que malgré tous nos deuils il faut vivre, espérer, que la vie en dépit de cela continue. Les deux chandeliers demeurés en scène à la tombée du rideau en font foi. Ils se referment comme des guillemets sur l'histoire qu'ils avaient introduite : il faut éclairer le monde de notre bonté.

Un théâtre chanté mis en musique

L'histoire est celle des *Misérables*, pas de Jean Valjean. C'est l'opinion que Gino Quilico partage avec Frédéric Dubois dont il est vite devenu le complice. Après avoir



Les Misérables, mis en scène par Frédéric Dubois au Capitole en 2008. Sur la photo : Jérôme Couture, David Laurin, Judith Bouchard, Yanick Côté, Marisol Forest, Nadine Meloche, Guillaume Boisbriand, Élise Cormier, Bertin St-Onge, Sabrina Ferland et Kathleen Fortin. Photo : Erick Labbé.

articulant le texte de manière audible, d'une voix assurée. On a remanié à son intention la partition écrite pour un ténor.

Le chœur n'est pas moins important que les personnages principaux même si les Thénardier, Fantine et Éponine brillent ici par leurs performances. En fait, outre ceux-là, le véritable chœur est assez réduit. Une distribution plus imposante aurait-elle permis de mieux dramatiser l'assaut des émeutiers et le quotidien des *Misérables*? Difficile à dire, car les trente-cinq figurants actuels se voient contraints à prendre toute la place, ce qu'ils font avec beaucoup d'expressivité et d'énergie. Par ailleurs, ils présentent une expérience et un profil professionnels fort différents, ce qui se voyait et s'entendait quelque peu les premiers soirs. La durée des représentations a cependant permis aux artistes d'explorer leur personnage, d'expérimenter des attitudes, des humeurs, et de perfectionner leur talent. Originaires en grande partie de Québec, ils ne sont pas nécessairement issus des écoles d'art lyrique. Leur sélection s'est d'abord effectuée selon la pertinence des physionomies, puisqu'on ne voulait pas que de grandes voix, mais aussi de la théâtralité dans les présences. Pour les artistes en début de carrière, c'est une belle occasion d'attirer l'attention, et Sophie Tremblay a bien tiré son épingle du jeu avec son Éponine.

Frédéric Dubois voulait un son naturel avec des musiciens *in situ*, comme à l'opéra. Pas de synthétiseurs, donc, mais des instruments, tels ces violons que l'on a ajoutés pour l'émotion romantique. L'orchestre, que certains auraient souhaité plus étoffé encore, exécute une partition revue par Nicolas Jobin, directeur artistique du Consort contemporain de Québec, par Gilles Ouellet et surtout par Pierre-Olivier Roy. Tous trois ont retravaillé la musique originale de Schönberg afin de donner à cette version théâtrale, si proche de la lettre, une vibration contemporaine. Le mandat est réussi et la boucle est bouclée. Le metteur en scène a pincé entre ses doigts, pour en tirer une note intemporelle et percutante, le visuel et le sonore, le passé et le présent. **]**

visité les grandes scènes du monde, le baryton d'origine new-yorkaise venu s'installer à Montréal et privilégiant maintenant la musique populaire (*Notre-Dame de Paris*, *Starmania*,...) ne joue pas les vedettes. Doyen de la troupe, rassembleur comme Dubois, figure paternelle du petit peuple comme Valjean, son personnage crédible s'est travaillé théâtralement par l'étude des versions précédentes et sensiblement à partir des enseignements personnels que Quilico a reçus en tant que père. Sans écraser l'ensemble, c'est tout de même Jean Valjean qui dirige le récit vers son dénouement, au fil des péripéties. Quilico remplit ce mandat avec distinction. Son personnage maintient le cap tout en évoluant,